

QUELQUES APERÇUS SUR LA VIE ECONOMIQUE DANS LE MAROC ANTIQUE

Pour la plupart des touristes le Maroc d'avant le Protectorat français se résume dans quelques monuments musulmans comme la Tour Hassan à Rabat, la Koutoubia et les Tombeaux Saadiens à Marrakech, les Médersas de Fès, la Porte Bab el Mansour à Meknès et Chella près de Rabat. Art musulman occidental, art hispano-mauresque, on croit après cela avoir tout dit.

Mais quand les Arabes, à la fin du VII^e siècle après J.-C., envahirent l'Afrique du Nord, le Maroc, pas plus que l'Algérie et la Tunisie, n'était une terre vierge ; il avait derrière lui déjà un long passé de civilisation. Mais, à la différence des autres pays d'Occident, il n'avait pas eu le temps de produire des écrivains et des artistes et d'attirer ainsi l'attention sur lui ; il était aussi très loin des régions de l'Orient méditerranéen dont les habitants, grecs ou asiatiques, fiers de leurs richesses et de leur civilisation millénaire, savaient déjà organiser leur propagande au mieux de leur gloire et de leurs intérêts.

Ici comme en bien des endroits, c'est l'archéologie qui supplée au silence des historiens. Le Maréchal Lyautey, dès son arrivée en ce pays, s'était préoccupé de créer un Service des Antiquités qui devait rechercher et conserver les vestiges du plus lointain passé. Malgré la modestie des crédits mis à sa disposition, ce Service a pourtant réussi à ramener au jour les vestiges de monuments qui permettent de faire remonter l'histoire du Maroc, non pas seulement à plusieurs siècles en arrière, mais à des millénaires.

Nous ne nous étendrons pas sur les recherches préhistoriques. On sait maintenant que le Maroc a été habité dès les origines de l'humanité. Sur la côte océanique, puis dans l'intérieur et jusque dans l'Atlas on a découvert les restes de son industrie : débris de silex grossièrement façonnés d'abord, puis d'une taille de plus en plus perfectionnée et d'un matériau de plus en plus fin, même à Rabat et à Oujda quelques ossements d'individus fossilisés. Au Maroc comme ailleurs, l'homme d'abord chasseur et pêcheur nomade a fini par se fixer au sol, s'est mis à cultiver la terre et à élever le bétail. Il a remplacé la pierre taillée par la pierre polie et a modelé des récipients en terre. Les vitrines du Musée des Antiquités permettent de suivre l'évolution de ces civilisations et de comparer leurs techniques avec celles qu'employait l'humanité dans le reste de l'Afrique du Nord et en Europe dans ces âges lointains. Il est curieux que si près de l'Espagne où fleurit une civilisation remarquable du cuivre et du bronze le Maroc semble avoir connu beaucoup plus tard les métaux : le Service des

Antiquités ne possède qu'une petite hache de cuivre trouvée dans une grotte près de Rabat. Les gravures rupestres de l'Oukaïmeden représentant des armes, surtout des glaives, appartiennent peut-être à cette période ? Il semble que ce soient les étrangers, Phéniciens et Carthaginois, qui aient appris aux indigènes à rechercher et à utiliser le fer et les autres métaux que renfermait le sol de leur pays et dont ils ignoraient l'usage. Mais de ces premiers colonisateurs qui se fixèrent à Melilla, Tanger, Lixus et l'îlot de Mogador, pas grand-chose n'est resté : quelques inscriptions, des monnaies, de la poterie commune ; Phéniciens et Carthaginois considérèrent le pays des Maures, ou des Maurusiens comme on les appelait, comme une terre uniquement bonne à être exploitée.

Des rois maures indépendants nous ne connaissons guère que ce que nous en ont appris les écrivains grecs et latins, lorsque les hasards de la politique les mirent en relation avec Rome. C'est ainsi que le roi Bocchus livra aux Romains le roi de Numidie, Jugurtha, en 106 avant J.-C., ce qui lui valut en récompense une partie de son royaume. Mais ces rois restaient jalousement à l'écart des autres pays civilisés. D'ailleurs l'un d'eux rejeta les offres d'un aventurier grec, Eudoxe de Cyzique, qui lui proposait d'organiser une expédition le long de la côte atlantique et même de tenter la circumnavigation de l'Afrique. Pourtant ils n'hésitèrent pas à se lancer à corps perdu dans les guerres civiles qui marquèrent la fin de la République romaine : le roi de Numidie, Juba I^{er}, pour le Sénat, Bogud, roi de la Maurétanie occidentale, c'est-à-dire du Maroc, pour César, puis pour Antoine, tandis que Bocchus, roi de la Maurétanie Orientale, se déclarait pour Octavien.

Que devint le Maroc sous ces dynasties nationales ? Nous ne le savons guère. Les villes de la côte : Tanger, Lixus, Sémès (dont on ignore l'emplacement), frappaient des monnaies représentant des divinités carthaginoises et des légendes en langue ou au moins en caractères néo-puniques. Mais où ces rois avaient-ils leur capitale ? En avaient-ils même une fixe avec une résidence pour eux et leur famille ? Avaient-ils un gouvernement organisé ? Jusqu'où s'étendait leur pouvoir ? De quoi vivaient leurs sujets : de l'agriculture ou uniquement de leurs troupeaux ? Est-ce à eux qu'il faut attribuer les nombreux *tumuli* dispersés dans tout le Maroc et qui abritent souvent un tombeau en dalle de schiste ? C'est probable, mais ce n'est pas certain.

C'est l'annexion à l'Empire de Rome qui devait faire entrer le Maroc dans le monde civilisé. Quand

le roi Bocchus II mourut sans postérité en 33 avant J.-C., César Octavien, le futur empereur Auguste, annexa ses Etats, achevant ainsi de clore l'anneau qui entourait la Méditerranée occidentale par la jonction de la Numidie (c'est-à-dire le Constantinois) à la Bétique (c'est-à-dire l'Andalousie). Toutefois il s'aperçut vite que les Maures n'étaient pas encore capables de s'assimiler la civilisation gréco-latine. Il les remit bientôt sous l'autorité d'un roi protégé : Juba II, Numide de naissance mais élevé à Rome et qui devait, comme Massinissa l'avait fait pour la Numidie, rendre ses sujets réceptifs à ces habitudes nouvelles de vivre et de penser, que les Ibères et les Gaulois avaient adoptées si rapidement. Juba II et son fils Ptolémée remplirent parfaitement leur mission. Nous savons que leur capitale, Iol-Cæsarea (Cherchell) devint vite un centre intellectuel et artistique ; mais avaient-ils dans le Maroc qui constituait la partie occidentale de leur royaume une autre capitale ? Nous ne le savons pas. On a supposé avec vraisemblance que Volubilis, d'où les fouilles ont exhumé tant d'œuvres d'art et où on a déblayé les ruines d'un grand palais, avait joué ce rôle. C'est possible et même vraisemblable, encore qu'aucune inscription ne soit venue le confirmer.

En 40 après J.-C., l'empereur Caligula mit brutalement fin au régime du Protectorat, jugeant, lui ou son Conseil, que l'assimilation était maintenant poussée suffisamment loin. Il ne se trompait pas ; l'annexion ne rencontra qu'une faible résistance : d'un côté, un certain Aedemon, affranchi du dernier roi, que la disparition de la Cour privait sans doute d'une lucrative situation personnelle ; de l'autre, les Nomades dont sans doute il avait recherché l'alliance et que deux campagnes suffirent à rejeter de l'autre côté du Grand Atlas. La masse du pays accepta de bon gré la domination directe de Rome. Les habitants de Volubilis formèrent même un corps de troupe qui aida l'armée romaine à rétablir la paix : on avait en effet à choisir entre la domination de Rome (en fait, c'était elle qui gouvernait déjà sous les rois protégés) et une prétendue indépendance, mais qui n'aurait été en réalité que l'alternance entre un pouvoir royal absolu et arbitraire et les razzias des montagnards et des nomades. Le choix fut bientôt fait : Rome, ici comme en Occident et en Orient, justifia sa domination par ses bienfaits : on était, au fond, plus libre sous le lointain empereur qui résidait au Palatin que sous un roitelet qui se déchaînait de son palais tout proche. Et l'impôt une fois payé, un impôt bien déterminé et relativement faible, on pouvait travailler, s'enrichir et vivre sa vie locale dans l'ordre, la paix et la civilisation.

La paix d'abord. Rome, ici aussi, l'obtint aux moindres frais. Il faut reconnaître, il est vrai, qu'elle réduisit délibérément l'étendue de sa nouvelle province de Maurétanie Tingitane aux seules régions immédiatement exploitables ; elle se borna au « Maroc utile », pour reprendre l'expression du Maréchal Lyautey. Or, pour elle, l'utile c'était l'agricole. Les mines du Rif, celles de l'Atlas, ne l'intéressaient pas ; peut-être exploita-t-elle le plomb et l'étain près de Tedders et d'Oujda, mais elle trouvait

du plomb, de l'étain, du fer, du cuivre en Espagne, du fer en Algérie, dans des conditions d'exploitation plus commodes. Mais pour donner aux vétérans des lots de terre à leur libération, pour assurer le ravitaillement de la capitale et des grandes villes, il fallait des terres cultivables. Aussi restreignit-elle son occupation aux terres à blé. Sa province s'arrêta vers le Sud, aux premières pentes de l'Atlas, à une limite que nous ne pouvons encore préciser, mais qui englobait sans doute la trouée de Taza, passait vers Sefrou, au sud de Meknès, et aboutissait à la côte atlantique au sud de Rabat. Rome n'annexa pas la Chaouïa, steppes parcourues par les troupeaux d'éléphants et par les Autololes, nomades sauvages qui n'étaient pas encore assimilables. Ce fut sans doute une faute que de laisser aux portes de la zone pacifiée des barbares hostiles toujours prêts à lancer des expéditions de pillage. Pourquoi une telle timidité ? Rome craignait les dépenses d'une guerre que n'auraient pas compensés les gains dûs à la conquête d'un pays tout de suite exploitable (la Grande-Bretagne elle-même fut longue à rapporter), puis celles de la défense et de l'administration. Elle crut sage de se borner à occuper le pays cultivable et le gouverna aux moindres frais. Nous-mêmes n'avons-nous pas été longs à comprendre, en Algérie, la nécessité de l'occupation étendue ?

Les dépenses d'exploitation, impériales dirions-nous, étaient réduites au strict minimum. La Province était administrée non par un proconsul ou un légat impérial mais par un procureur, chevalier et non sénateur, représentant direct de l'empereur, de classe moindre, donc de traitement moins élevé. Nous ne connaissons pas la composition de ses bureaux sinon pour le IV^e siècle après J.-C., mais au siècle précédent ils devaient être moins considérables puisque l'empereur Dioclétien passe pour avoir augmenté le nombre des fonctionnaires. En tout cas, ils n'ont jamais été très nombreux.

Quant à l'effectif des troupes, il était étonnamment faible ; en période paisible, nous comptons deux Ailes ou régiments de cavalerie et cinq ou six Cohortes ou bataillons d'infanterie, soit en tout 1.000 cavaliers et 3.000 fantassins ou un peu plus, qu'on doublait quand il fallait combattre une invasion de nomades en faisant venir des renforts d'Espagne, de la frontière du Rhin ou de Grande-Bretagne ; système de l'économie des forces donc, poussé à l'extrême, mais qui donna tout de même de bons résultats pendant trois siècles. On suppléait d'ailleurs à la faiblesse des effectifs par l'organisation d'une bonne frontière fortifiée, le *limes*, avec ses postes de surveillance, son grand fossé et ses voies de rocade ; il suffit à écarter, jusqu'à la fin du III^e siècle après J.-C., de la zone pacifiée tout danger sérieux, mais il se révéla trop faible quand, à la fin du III^e siècle, les nomades des Hauts-Plateaux oranais et des confins algéro-marocains, sans doute poussés par la nécessité de la transhumance, rompirent la jonction entre les deux provinces de Tingitane et de Césarienne et enlevèrent à Rome le contrôle de tout le Maroc oriental et central. Le *limes* tint tout de même dans le Maroc Occidental jusqu'à la fin de l'Empire. Il faudra le coup de poi-

gnard dans le dos de l'invasion vandale pour le faire s'écrouler.

Comment pouvons-nous nous représenter la vie à l'intérieur de la province ? Le cœur, nous l'avons dit, en était le triangle Tanger-Fès-Rabat, la grande zone agricole de l'époque et qui l'est restée de nos jours. Là, Rome trouva sans doute des terres encore incultes où elle fonda ses colonies : Julia Valentia Banasa sur le bord du Sebou, Julia Campestris Babba dans la vallée du Haut Loukkos ou celle du bas Ouergha. La culture du blé se développa si bien que, dès la fin du 1^{er} siècle, en Orient, la Maurétanie avait la réputation d'être un des greniers de Rome. C'était en

blé qu'on payait une partie de l'impôt, et l'usage du pain s'était bien répandu, puisque les fouilles ont livré une énorme quantité de grosses meules en lave ou en granit et de petites meules familiales et plusieurs fours de boulangers. Il est surprenant qu'on n'ait pas trouvé trace au Maroc de grands travaux d'irrigation comme en Algérie et en Tunisie ; peut-être les orages et les crues des rivières les ont-ils détruits. La propriété était divisée en petites exploitations, car nous n'avons pas connaissance de troubles sociaux causés par le prolétariat agricole comme dans l'Afrique de l'ouest ou la Gaule, pays de grandes propriétés.



Banasa, vue générale, située à 15 km. environ au sud-ouest de Souk-el-Arba-du-Gharb, dans les boucles du Sebou.

(Photo Service de l'Urbanisme)

Les Romains ont répandu la culture de l'olivier. Les Carthaginois l'avaient assez tardivement développée en Tunisie sur le modèle des grandes plantations qu'ils avaient pu admirer dans leurs campagnes en Sicile. Ce fut le mérite de Rome de la multiplier jusqu'à l'Océan. Nous n'avons pas retrouvé comme en Tunisie les traces des vieilles souches rangées en quinconces, mais à Banasa et à Volubilis ce sont d'innombrables vestiges de pressoirs, avec les contrepois de leurs cabestans et les bassins où se rassemblait et se décantait le précieux liquide, qui témoignent de l'immense extension que Rome a su donner à l'arbre de Minerve.

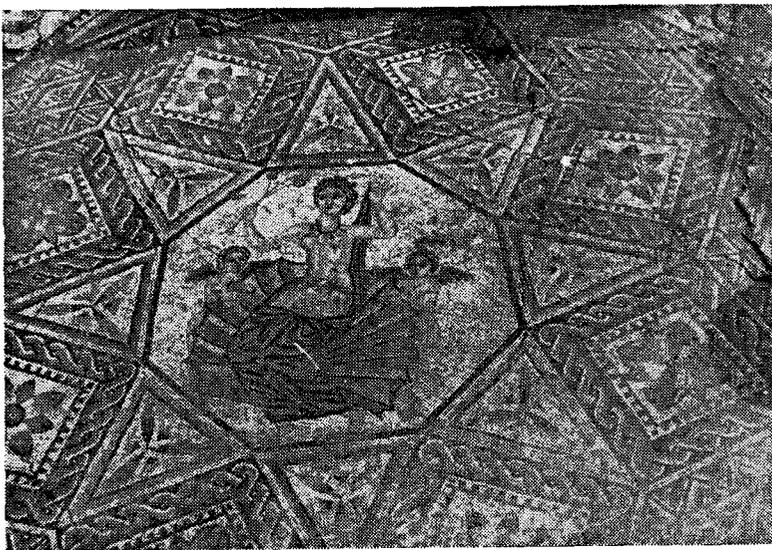
La vigne existait depuis longtemps, apportée sans doute par les Carthaginois ou même les Phéniciens puisque le cap Spartel s'appelait, au témoignage de Pomponius Mela, le géographe originaire de Tarifa sur la côte espagnole du détroit, d'un nom indigène qui signifiait le Cap des Vignes. Le grand nombre des amphores à col étroit, que les Anciens réservaient au vin, plus fluide que l'huile, prouve que sa consommation était répandue dans le pays. Le palmier figure déjà sur les monnaies du roi Ptolémée, fils de Juba II.

Enfin, les fouilles ont ramené au jour tant d'ossements et de cornes de bovidés qu'il faut croire à un

élevage prospère : de grands troupeaux devaient errer dans la zone maritime dunaire dont le sable ne permettait que de maigres récoltes de céréales. Les chevaux maures, malgré leur laideur, étaient renommés pour leur rapidité et leur docilité et l'on s'efforçait de maintenir la pureté de leur race. Les Romains qui appréciaient tant les salaisons n'ont pas manqué non plus de développer aussi l'élevage du porc ; sans doute le culte de Cérés à qui on le sacrifiait ne semble-t-il pas avoir été très répandu en Tingitane, à l'inverse du reste de l'Afrique du Nord, mais il est curieux que dans les environs d'Oujda, en plein Moyen Age, une tribu indigène se distinguait encore des musulmans en ce qu'elle mangeait du porc. N'oublions pas la pêche : on a retrouvé près de Tanger une installation pour la conserve du poisson, du thon probablement, et l'exploitation des coquillages à pourpre dans l'île de Mogador.

Il ne semble pas, avons-nous dit, que les Romains aient exploité le sous-sol marocain bien qu'une de leurs villes se soit nommée **Argenti**. Il se peut tout de même qu'on doive leur attribuer les travaux de mines anciens reconnus près de Tedders et d'Oujda, mais il n'y a été trouvé aucun objet : lampes, fragments de pics, qu'on puisse attribuer plutôt à l'époque romaine qu'au Moyen Age, l'outillage des mineurs étant resté le même jusqu'à la Renaissance. Le plomb des urnes cinéraires, des canalisations d'eau, venait-il des mines du pays ? Un lingot trouvé à Volubilis porte une marque espagnole, mais il est des premiers temps de l'occupation et rien n'empêche de croire que, par la suite, les Romains ont préféré rechercher le métal sur place plutôt que de le faire venir à grands frais d'une autre province.

Les Romains ont utilisé les sources thermales ; si sous les constructions musulmanes de Moulay-Yacoub, près de Fès, on ne peut guère rechercher les vestiges anciens, du moins deux autres sources sulfureuses, l'une près de Moulay-Idriss, l'autre un peu au sud de Sidi-Slimane, furent-elles largement exploitées, sans compter celles qui portent les noms d'**Aquæ Dacicæ**



Banasa. — Mosaïque de Vénus



Lampe de bronze découverte à Banasa

sur l'Itinéraire d'Antonin et qui se trouvent dans la même région, sur la pente nord du Tselfat très probablement, et de **Fons Asper**, la source amère, peut-être Oulmès.

Enfin une richesse du sous-sol que les Romains mirent largement à contribution, ce sont les carrières. Le calcaire du Zerhoun, pierre à bâtir ordinaire, et calcaire à grain fin susceptible d'un beau poli, marbre de Tanger, grès de la côte, pierre dure de l'oued Akreuch furent prodigués par eux dans toutes leurs constructions, et ils ne reculaient pas pour transporter ces matériaux là où ils en avaient besoin à des charrois longs et pénibles. Les bancs d'argile leur ont aussi fourni la matière première pour les briques et les tuiles dont, ici comme partout dans l'Empire, ils ont fait un continuel usage.

Cette économie ne restait pas confinée sur elle-même. Il y avait un commerce très actif entre gens de la province, mais aussi avec le monde extérieur. Les nombreuses boutiques dégagées par les fouilles montrent que devait grouiller dans les rues des villes



Arc de triomphe à Volubilis

(Photo Studios du Souissi).

va », il faut croire que tout allait rudement bien en Maurétanie Tingitane. En effet, ici comme partout en Occident, les Romains ont apporté avec eux la construction en pierre. Auparavant les Maures ne semblent guère avoir connu que les cabanes de roseaux ou de pisé, ce que l'écrivain Salluste appelait les *mappalia*, groupées au hasard en des villages plus ou moins étendus suivant l'importance de la tribu ou du clan qui les habitait, sauf dans les ports où dominaient les étrangers. Ils ont su désormais ce qu'était la maison en matériaux durs, aussi vaste et ornée que le permettait la richesse de ses habitants. Les Romains leur ont appris à orner toutes les pièces autour d'une cour centrale, atrium ou péristyle à colonnade. Les chambres

une foule de marchands et d'acheteurs de toute espèce : citadins, campagnards et peut-être aussi montagnards et gens des oasis venus entre deux rezzous se procurer les produits industriels originaires de tous les pays de l'Empire : tissus de luxe, poteries fines, flacons de verre, vins, objets d'art, parfums, débarqués dans les ports de la côte : Sala, Lixus et surtout Tanger, qui devait ressembler, toutes proportions gardées, à Casablanca ou Oran. En échange, on embarquait du blé, de l'huile, de la laine, des peaux et aussi des bois rares comme le thuya, qui servaient à faire des tables de luxe dont raffolaient les Romains, et des animaux sauvages : lions, panthères, autruches et les derniers éléphants, pour les jeux de l'amphithéâtre. Il faut se représenter sur les routes des ports vers l'intérieur une intense circulation, dans les deux sens, de voitures et de bêtes de somme : mouvement commercial qui laissait dans la province une belle quantité de numéraire, comme on le voit par le nombre impressionnant de monnaies découvertes dans les fouilles : pièces de bronze, d'argent et même d'or.

Ces substantiels bénéfices que l'agriculture, le commerce et l'industrie ont laissés entre leurs mains, les Berbéro-Romains en ont fait bon usage, on le voit par les constructions qui s'élevèrent partout. Si le proverbe est vrai que « quand le bâtiment va tout



Buste de Caton d'Utique trouvé à Volubilis

étaient pavées de mosaïque, les murs revêtus de peinture. Elles étaient garnies d'un mobilier de bois et de bronze. Les chapelles domestiques s'ornaient d'effigies des divinités gréco-latines qui reproduisaient souvent, en dimensions réduites, les chefs-d'œuvre de la grande sculpture hellénique. Bien plus, les membres de la bourgeoisie aimaient à s'entourer d'œuvres d'art dont les pièces survivantes nous don-

nent de leur goût une très haute idée : c'est l'Ephèbe couronné de lierre, de grandeur presque naturelle, œuvre originale d'un artiste grec d'avant l'ère chrétienne ; un Ephèbe verseur imité de Praxitèle, un vieil ouvrier, pêcheur ou autre, du style réaliste alexandrin ; surtout le buste d'un roi hellénistique resté anonyme, et celui de Caton d'Utique, beau portrait romain à peine idéalisé.



Mosaïque à Volubilis

(Photo Verdy).



Volubilis

(Photo Verdy).

La magnificence monumentale des cités allait de pair avec le luxe des demeures privées. Les villes romaines du Maroc profitèrent largement des progrès accomplis par l'urbanisme gréco-romain. Volubilis, Banasa, Sala (l'actuel Chella) possédaient leur forum, grande place rectangulaire où se rassemblaient les citoyens, leur réseau de rues, fort larges pour l'époque, pavées souvent de larges dalles que les roues des voitures ont creusées de sillons, tracées en damier et bordées de portiques qui abritaient du soleil, du vent et de la pluie, percées qui faisaient pénétrer partout l'air et la lumière. Les villes s'ornaient de vastes édifices d'intérêt public : temples comme les Capitoles de Banasa et de Volubilis, grands bâtiments dits basiliques où l'on rendait la justice et où le Conseil de la cité tenait ses séances, arcs de triomphe élevés en l'honneur des empereurs. Partout bas-reliefs, colonnes, chapiteaux d'un style parfois maladroit mais très souvent aussi original et savoureux, dont la variété montre l'effort des architectes et tailleurs de pierre provinciaux pour unir le beau à l'utile.

Les Romains, on le sait, se sont toujours préoccupés d'assurer à leurs cités une alimentation abondante en eau. Au Maroc, leurs ingénieurs sont allés capter des sources assez loin. A Sala, c'est celle de l'Aïn-Reboula, à une quinzaine de kilomètres de la ville, et que les conquérants arabes ont continué à utiliser. A Volubilis, où nous pouvons suivre assez bien leurs travaux, ils avaient utilisé une eau excellente qui sourd à 1.500 m. à peu près de la ville ; une canalisation en pente douce et régulière l'amenait jusqu'à l'intérieur de la ville et des tuyaux de plomb la distribuaient aux fontaines publiques, aux maisons particulières et aux thermes.

Au Maroc, comme partout dans leur Empire, les Romains ont en effet bâti ces bains publics qui offraient à leurs usagers étuves tièdes et chaudes, sèches et humides, piscines froides et aussi toute espèce de distractions : salons de repos, de conversations, pâ-

fisseries, débits de boissons chaudes et froides, et sans doute aussi bibliothèques. On compte à Volubilis trois grands thermes publics et plusieurs privés, autant à Banasa, très luxueux ; à Sala, les seuls édifices romains déblayés sont aussi des thermes, de même à Thamusida où se trouvent peut-être les plus importants de tout le Maroc romain.



*Thamusida, près de Port-Lyautey
Hypocauste : le sous-sol des salles chauffées*

Les eaux usées étaient évacuées par un système d'égouts très ingénieusement conçu qui aboutissait à un collecteur principal, débouchant lui-même dans la rivière la plus voisine.

On reste étonné devant le degré de richesse et de culture auquel était arrivée cette modeste province pendant les trois siècles où elle jouit sans interruption de la paix romaine. Les particuliers s'étaient enrichis par l'agriculture, l'élevage, l'exploitation de leurs carrières, de leurs pêcheries ; les cités s'étaient embellies de monuments à l'instar des grandes villes d'Orient et d'Occident. Pourtant tout cela, après la chute de l'Empire romain, fut abandonné et oublié. Il a fallu les fouilles poursuivies depuis 1917 par le Service des Antiquités, avec des crédits plus que modestes, pour nous révéler cette brillante civilisation. Les années qui vont suivre ne peuvent manquer d'être aussi prometteuses de découvertes que les précédentes. Espérons que nos Musées, celui de Rabat comme celui de Volubilis, ne cesseront de s'enrichir grâce aux trésors que renferment encore les cités mortes.

R. THOUVENOT.